

“Quoi donc ! n'aimes tu pas au moins celle qui t'aime ?
“N'as-tu pas de pitié pour notre heure suprême ?
“Ne peux-tu, dans l'instant de nos derniers adieux,
“D'un nuage de deuil te voiler à mes yeux ?

Non, tu restes le même, toujours cet aspect grave, rigide, froid ; toujours ce même silence, silence éternel ; le même qui me captiva et que ce soir même, tout en le condamnant, je ne puis m'empêcher d'aimer...

Mais voilà que les étoiles montent une à une dans le ciel bleu, les oiseaux ne chantent plus, les feuilles des arbres sont immobiles, les fleurs ont l'air de se courber vers la terre pour se reposer dans un sommeil réparateur ; tout est paisible, la vie semble suspendue : seul, le régulier tic-tac de la pendule m'annonce que le temps s'enfuit toujours avec la même rapidité, et que le moment du départ s'approche de plus en plus.

Adieu, cher petit bureau, adieu ! Je ne te verrai plus, mais dans les profonds souvenirs que je garderai de mon séjour ici, toujours le tien sera vivace, toujours je t'aimerai, toujours je te reverrai impassible et silencieux comme tu fus et sera probablement toujours.